Ami du Clergé du 10 juillet 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Conférences sur la vie chrétienne. — XI. Caricatures de la vie chrétienne, 245.
Retraite évangélique pour Jeunes Filles. — 2e jour : V. La Transfiguration, 248.
Conférences sur le P. Lacordaire. — III. Le Regieux (suite), 250.
En lisant. — Deux devoirs des élites sociales, 252.

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

XI

CARICATURES DE LA VIE CHRÉTIENNE

Les conférences que vous avez entendues jusqu'à présent vous ont aidés à prendre conscience de la nature de la vie chrétienne. Afin de mieux vous rendre compte de l'urgence qu'il y a à restaurer cette notion du christianisme, nous allons aujourd'hui la comparer avec celle que l'on s'en fait souvent chez les chrétiens peu fervents. Pour cela nous examinerons trois types de catholiques : ceux qui réduisent leur religion à la morale, ceux qui la réduisent au culte, et ceux qui la ramènent à la superstition.

I. — *Vie chrétienne sans culte*

Dans beaucoup de régions de l'Europe déchristianisées, sévit une plaie désastreuse : nos baptisés sont convaincus qu'il suffit de se conduire en honnêtes gens pour que Dieu soit content d'eux. Ils ont été amenés à cette conviction par de multiples causes. L'une des principales est sans doute la lutte à mort contre le catholicisme, commencée au XVIIIe siècle par les voltairiens et favorisée au maximum par le gouvernement de la IIIe République. C'est ce qu'on appelle de nos jours le laïcisme. Les adversaires de la religion ont répandu par tous les moyens cette idée que le culte religieux est quelque chose d'extérieur à l'homme, d'inventé par l'homme, d'infiniment secondaire par rapport à la dignité réelle d'un être autonome. La seule chose qui compte, ont-ils répété, c'est la droiture de notre vie morale : un homme intègre, loyal, généreux, bon père de famille, bon époux, bon citoyen, perd son temps à fréquenter les temples et les églises ; Dieu ne peut se complaire dans des gestes rituels qui ressemblent tout-à-fait à ceux qu'on voit au théâtre : laissons cela aux femmes et aux poètes.

Nos chrétiens de tradition ont été peu à peu ébranlés par cette propagande. Si elle avait été complètement absurde, elle n'aurait pas mordu sur eux. Malheureusement, ils sentaient bien qu'elle contenait une part de vérité. Eux-mêmes, plus d'une fois, auront été témoins ou auditeurs de faits navrants. Ils auront vu à l'église des gens de toutes conditions qui se confessaient, communiaient, donnaient tous les signes de la ferveur religieuse et, une fois dehors, étaient pires que des païens, rapaces, haineux, adultères, etc. Alors leur indignation a éclaté : « C'est cela les catholiques ! Mieux ne pas avoir de religion et vivre en honnête homme que d'être semblable à ces Tartufes ! » et, écœurés, ils ont déserté l'église.

Dans d'autres milieux, la cause de l'irréligion aura été moins dramatique. Pas de scandales, pas d'anticléricaux militants ; mais la mollesse, l'amour de ses aises, le soin de sa vigne ou de ses champs, puis le respect humain des pratiquants isolés. N'empêche que le résultat final est le même ; on fait baptiser les enfants, on va à la messe jusqu'à la communion solennelle, on y retourne pour son mariage, et une dernière fois pour son enterrement. Un pasteur protestant a trouvé naguère une expression pittoresque pour qualifier ces sortes de fidèles : ce sont des « chrétiens à quatre roues ». En effet, ils ne vont au temple que sur quatre roues : pour leur baptême, dans leur voiture d'enfants, pour leur mariage, dans leur automobile, et pour leur enterrement dans un corbillard.

Que faut-il penser de ce christianisme ? Soyons francs : à choisir entre une pratique cultuelle sans moralité et une bonne conduite morale sans pratiques cultuelles, il faut sans aucun doute préférer celle-ci, et si le laïcisme se bornait à cette affirmation, il aurait raison. Mais il est clair que cette solution est loin d'être satisfaisante : il ne suffit pas de se conduire en honnête homme pour plaire à Dieu, car nous ne sommes pas seulement destinés à atteindre une fin naturelle, mais à partager la béatitude de Dieu lui-même.

Je viens de vous citer la boutade du pasteur. A vrai dire, je suis tenté d'excuser ses paroissiens. La plupart des protestants, en effet, n'admettent ni le sacrement de pénitence, ni l'eucharistie. Ils ne se confessent jamais parce qu'on leur a fait croire que la confession est une invention des hommes, et ils n'ont pas de messe, car pour eux la Cène n'est qu'un souvenir du dernier repas du Seigneur. De plus le pasteur n'est pas un prêtre consacré, mais un simple laïc qui, dans ses sermons, expose ses idées à lui et non des dogmes révélés. Enfin — je parle toujours de l'immense majorité des protestants, car j'excepte une petite élite d'anglicans qui se rapprochent beaucoup de l'Eglise catholique — ils considèrent la nature humaine si corrompue qu'elle est incapable de posséder ici-bas la vie divine. Dans ces conditions, je m'explique qu'un protestant ne se croie pas obligé d'aller chaque semaine au temple pour y chanter un cantique et écouter les opinions de son pasteur.

Mais pour nous, catholique, le culte est tout autre chose ! La messe est la prolongation du

sacrifice de la Croix et le canal qui nous distribue les mérites de la Rédemption ; la confession, jointe à la contrition, est le moyen d'obtenir le pardon des péchés ; la prédication se fait au nom de l'Eglise enseignante, qui est assistée infailliblement par le Saint-Esprit ; enfin le bon chrétien possède dès ici-bas la vie divine qui l'introduira au ciel dans l'autre monde. Si donc le pasteur s'indigne de voir ses paroissiens déserter le temple, que dirons-nous, nous, prêtres catholiques ? Nous ne protesterons jamais assez contre ces progrès effrayants de l'incrédulité.

Car c'est bien un manque de foi qui est à la base de cette désaffection. Nos chrétiens ne savent plus pourquoi Jésus-Christ est venu sur la terre ; ils n'ont plus la moindre idée de la vie de la grâce ; ils ne savent même plus le bonheur qui nous attend au ciel, parce qu'ils ne connaissent même plus ce qu'est Dieu. Il est donc urgent de leur redire à temps et à contre-temps quelle est la nature de notre vocation et la grandeur de notre vie surnaturelle.

II. — *Vie chrétienne sans morale*

La déformation religieuse que nous venons de voir, et qui est une forme du rationalisme, n'est pas la seule qu'on puisse observer. Il y en a une autre, apparemment moins répandue, mais qui n'en cause pas moins de grands ravages : nous y avons fait allusion voilà quelques instants ; c'est celle qui consiste à ne retenir du catholicisme que la pratique cultuelle et à négliger ses obligations morales.

Cette forme s'apparente essentiellement au paganisme. Les païens, en effet, n'ont jamais associé la morale et le culte aussi intimement que le christianisme. Souvent même chez eux, les pratiques religieuses s'alliaient très bien avec l'immoralité, pour une raison au moins, c'est que les dieux du paganisme n'étaient pas toujours des modèles de moralité. Ils avaient donc une excuse de ce côté, mais les catholiques n'en ont point. Ceux-ci savent très bien, s'ils le veulent, où est leur devoir. Ils ont appris dès leur enfance qu'ils sont tenus à la charité, à la chasteté, à l'humilité et aux autres vertus. Ils ne trouvent en Jésus-Christ et dans les saints que des modèles de vertu et d'héroïsme. Bien plus, ils ont dans la grâce et les sacrements le moyen d'imiter ces modèles et de devenir d'autres christs. Si bien qu'ils sont inexcusables et qu'ils causent un mal immense.

Avez-vous déjà discuté avec des ennemis de la religion, des militants communistes, par exemple ? Je suis sûr qu'ils vous auront affirmé que la conduite de beaucoup de chrétiens était pour eux un spectacle intolérable et avait énormément contribué à leur donner la haine de la religion. Ici, c'est un patron bien pensant, mais dur et hautain, là un ménage pratiquant mais qui élève affreusement mal ses enfants et attire la haine des voisins ; ailleurs c'est un impudique notoire qui fréquente ostensiblement l'église et les prêtres, etc. On a beau leur faire remarquer qu'il y a aussi d'excellents chrétiens, qui sont bons camarades, bons patrons, bons voisins : ils trouvent que la proportion est trop infime. Ils n'arrivent pas à croire qu'une religion qui se prétend révélée, et qui enseigne des dogmes aussi sublimes, ait pour adeptes une telle quantité de gens immoraux. Et ils s'en détournent avec mépris.

Certes, si j'avais un auditoire d'ennemis de la religion, je l'inviterais à apprécier les choses plus sainement et plus exactement. Mais c'est à des catholiques que je parle. Il est donc plus salutaire pour l'instant de reconnaître qu'il y a beaucoup de vrai dans les reproches de nos adversaires.

Pour y remédier efficacement, il faudrait découvrir la cause de cette séparation du culte et de la morale. Or cette cause est variable. Chez les uns, c'est une notion sentimentale de la religion : on trouve du plaisir à prier dans les églises, à assister à de beaux offices, à entendre de la belle musique ; et puis on sait qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que d'être en amitié avec Dieu ; aussi on « pratique » pour jouir de ces plaisirs esthétiques et sentimentaux. C'est oublier que la religion n'est pas uniquement une affaire de sentiment, mais avant tout un devoir de justice, et qu'on doit la pratiquer même quand « ça ne dit rien ». C'est oublier surtout que Dieu ne peut être honoré par un culte provenant d'âmes souillées : commençons donc d'abord par nous mettre en règle avec nos obligations, et ensuite seulement nous irons offrir nos sacrifices.

Chez d'autres personnes il y a un effet de l'habitude. On s'habitue à tout, hélas ! Un homme riche, élevé dans le luxe et la facilité, accoutumé à regarder de loin et de haut les prolétaires aux mains sales, n'a aucune idée des misères qui peuvent se cacher dans les taudis. Il trouve normal qu'il y ait des riches et des pauvres. Il remercie Dieu d'être du côté des favorisés de la fortune : il fait de belles aumônes (ou du moins qu'il croit telles) à son curé et aux œuvres de sa paroisse, et se considère libre de toute obligation de respect du pauvre et de compassion pour ses malheurs. Si peu que les ouvriers insistent pour améliorer leur situation, le patron se raidit dans l'opposition et devient sans entrailles, sous prétexte qu'ils exagèrent, que l'usine va faire faillite, etc.

Chez d'autres encore, l'immoralité tient à la difficulté de remplir leur devoir. Ils ont essayé pendant un certain temps, mais faute de persévérance dans l'effort, la prière et le recours aux sacrements, ils ont aussi cessé de « faire leurs pâques ». Ils continuent de venir à l'église ; ils tiennent à accomplir au moins ce devoir qui ne coûte guère et, dans un certain sens, ils ont raison ; mais ils trouvent la morale chrétienne trop élevée pour eux, et ils s'en passent.

Quelles que soient les causes de cette conduite, il est nécessaire de les examiner loya-

lement, avec l'aide d'un bon confesseur. Le mal est trop grave pour qu'on puisse le négliger ; il y va du salut, non seulement de chaque chrétien en particulier, mais de l'âme du prochain qui est scandalisée.

III. — *Vie chrétienne sans culte ni morale*

Il peut paraître facétieux de parler d'une vie chrétienne sans culte ni morale : est-ce encore une vie digne de ce nom ? De fait elle est la plus ignoble des caricatures, qui ne mériterait même pas une mention si elle n'était l'aboutissement fatal d'un état d'esprit qui tend malheureusement à se répandre dans nos régions déchristianisées, et qui se rencontre çà et là. Je m'explique.

Il n'est pas difficile de constater que le désir de pratiquer la morale sans le christianisme est une utopie. Il peut se faire qu'en vertu de la vitesse acquise, des populations naguère chrétiennes demeurent quelque temps assez honnêtes. Mais cela ne dure pas : à notre époque surtout de civilisation effrénée, l'influence moralisatrice du christianisme ne peut être remplacée par aucune des forces qui ont jadis maintenu vaille que vaille une certaine dignité de mœurs. Ni la pression sociale, ni le sentiment de l'honneur, ni une religion païenne ne peuvent actuellement remplir ce rôle : l'histoire ne revient pas en arrière ; le christianisme a creusé le cœur de l'homme si profondément que s'il en est expulsé, il y laisse un vide que rien ne peut combler. Aussi les chrétiens apostats tombent-ils plus bas que les païens eux-mêmes : quiconque a vécu en pays de mission et a recueilli les confidences des jeunes gens est affligé de constater que les occidentaux, prétendus chrétiens et civilisés, leur ont enseigné des vices inouïs jusqu'alors. De même que l'homme, par son intelligence, se dégrade et devient plus ignoble que des animaux, de même le civilisé, par son raffinement de sensualité, dépasse en immoralité tout ce qu'un homme sain pourrait imaginer. Si bien que la vie morale sans la vraie religion ne subsiste pas longtemps.

Mais alors il se passe un phénomène curieux. Par suite de la superstition — d'autant plus vivace, on le sait, que la religion est absente — ces fantômes de chrétiens qui ont évacué le culte proprement dit et la morale la plus élémentaire, tiennent farouchement à quelques rites — communion solennelle, funérailles à l'église — complètement vides de leur sens religieux. Peu leur importe de mourir en état de péché mortel : l'essentiel est d'être « enterré à l'église ». Qu'une fille se suicide par dépit d'amour, et qu'on rappelle la législation catholique dans un pareil cas, c'est un scandale inouï dans la population : comment l'Eglise peut-elle être aussi cruelle et aussi injuste ? « Mais cette pauvre fille a été tout droit au paradis ! Mais si elle n'y va pas, personne n'ira. Ah ! il ne manquerait plus que ça qu'elle ne passe pas par l'église ! » Textuel.

L'aboutissement de cette paganisation nous apparaît au vif dans des épisodes de la vie, récemment écrite, d'un prêtre vendéen mort en 1931 [1]. Nommé curé d'une paroisse algérienne, il y succède à un ecclésiastique de conscience laxiste qui fermait les yeux sur les scandales et ne faisait pas observer les lois de l'Eglise. Il reçoit de son évêque la consigne de redresser la situation. Un Espagnol, pécheur public, meurt sans avoir reçu les sacrements. Naturellement refus de sépulture religieuse. Ses compatriotes jurent de se venger. Un soir que le curé sort de l'église, une femme s'élance sur lui, le couteau à la main. Sans la présence et la vivacité de son père qui avait flairé le danger, le prêtre était assassiné.

Les menaces continuent. Le curé se voit dans la nécessité de ne sortir qu'avec un revolver dans sa poche. « A certains baptêmes, devant l'expression de certains visages, il doit poser ostensiblement son arme sur les Fonts baptismaux ! »

Un peu plus tard, un autre Espagnol, vivant en concubinage, meurt en refusant obstinément « le curé ». On ne peut lui accorder les honneurs religieux ; qu'à cela ne tienne : ses amis feront eux-mêmes passer le défunt par l'église ! Le curé en ferme la porte à clé et rentre chez lui. Fureur ! le cortège s'attroupe au presbytère, se précipite sur l'abbé, le lynche, l'entraîne à l'église où il le somme d'ouvrir, et devant son refus, le frappe à coups de poings et de pierres. Il faut que les gendarmes le délivrent et l'aident à regagner son domicile.

Devant de pareilles horreurs, on touche du doigt l'urgence d'un redressement des consciences et la nécessité d'inculquer à nos fidèles la vraie notion de la vie chrétienne. La plupart d'entre eux ne sont pas encore arrivés à ces excès d'aberration, mais qui sait si quelques-uns n'y arriveront pas bientôt ?

IV. — *La vraie vie chrétienne*

Que faut-il donc pour mener une vie vraiment chrétienne ? Il faut trois choses : avoir une conduite morale irréprochable, posséder l'état de grâce, et participer au culte liturgique.

La vie chrétienne ne peut se passer d'une bonne conduite morale. Cette nécessité était déjà une caractéristique de l'A. T. Alors que les païens, pour pénétrer dans les temples de leurs dieux, n'avaient, la plupart du temps, que des gestes rituels à accomplir, les Hébreux ne pouvaient honorer dignement le Seigneur qu'en observant le Décalogue. Un psaume ultérieur, le ps. 14, énumère un autre « Décalogue » à leur usage :

Yahvé, qui aura le droit d'habiter sous ta tente ?
Qui aura le droit d'habiter sur ta montagne sainte ?
1. Quiconque marche dans les voies de la droiture et fait ce qui est juste.
2. Quiconque dit la vérité avec le cœur.

[1] Pierre Brochard. Cf. *Ami*, 1951, p. 230.

3. Quiconque ne donne pas libre cours à sa langue.
4. Quiconque ne fait pas de mal à son frère.
5. Quiconque ne charge pas ses parents d'ignominie.
6. Quiconque méprise celui qui est rejeté (par Yahvé).
7. Quiconque n'honore que ceux qui craignent Yahvé.
8. Quiconque jure et ne rompt pas son serment.
9. Quiconque ne place son argent à intérêt.
10. Quiconque ne se laisse pas corrompre aux dépens de l'innocent [1].

Avec le Christ, ces exigences morales sont encore beaucoup plus pressantes : ce sont les sublimes béatitudes, qui sont dans toutes les mémoires, et l'obligation de pratiquer la charité et les autres vertus jusqu'à l'héroïsme s'il le faut. Voilà la base indispensable de la vie chrétienne : sans elle, aucun moyen possible d'élever l'édifice surnaturel.

Celui-ci, en effet, est bien le privilège distinctif du chrétien : le chrétien ne se contente pas d'une morale naturelle ; il ne lui suffit pas d'être honnête homme, de pratiquer la prudence humaine, la tempérance du sage, la philanthropie sentimentale : il doit se conduire en fils de Dieu.

Mais précisément, où est-ce que cette vie divine s'enracine, sinon dans les mœurs humaines du chrétien ? Elle n'est pas un placage extérieur qui ne reposerait sur rien : elle est un principe qui pénètre à fond l'âme et les facultés de l'homme, son intelligence et sa volonté, et qui transforme même la sensibilité et ses passions légitimes. La grâce se surajoute à la nature, mais ne la remplace pas ; elle la perfectionne à l'infini, et cependant elle ne la détruit pas ; elle fait de nous des dieux, sans nous empêcher de rester des hommes. Et c'est en cela qu'apparaît la toute-puissance de Dieu : transformer un être déchu en un être équilibré, un être pécheur en un être saint. La vie surnaturelle est aussi réellement nôtre que notre vie naturelle ; elle jaillit aussi réellement du fond de notre nature que notre vie humaine, quoiqu'elle ne soit qu'une vie d'emprunt, amissible par le péché mortel. De telle sorte que, en un sens, le chrétien n'a plus à mener une vie morale naturelle, avec des vues humaines, une prudence humaine, des ressources humaines : il lui convient de vivre en fils de Dieu, puisque cette vie est incomparablement la plus digne. Mais en agissant ainsi, il ne renonce pas aux vertus humaines, loin de là, seulement il les pratique à un degré beaucoup plus parfait et à un plan supérieur : « Soyez parfait, dit Notre-Seigneur, comme votre Père céleste est parfait ».

Sur ce double fondement, naturel et surnaturel, s'épanouit le culte religieux. Celui-ci, au moyen des sacrements, est d'abord le moyen normal de recevoir la vie divine et de l'augmenter en notre âme. Puis il est la manifestation de cette vie. Il est le chant de l'âme divinisée à son Père des Cieux, il est l'allégresse d'un corps social — le corps mystique du Christ — s'unissant à son chef pour rendre grâce à Dieu et lui exprimer de mille manières sa louange et son amour. Dans les premiers siècles de l'Eglise, on ne concevait même pas qu'un pécheur puisse participer aux offices religieux ; il restait dehors, un sac sur le dos et de la cendre sur la tête jusqu'à ce qu'il ait fait pénitence. Depuis longtemps on tolère les pécheurs à l'église. Mais ils ressemblent à des branches mortes sur un arbre vivant. Cette situation est anormale. Un chrétien ne participe dignement au culte que s'il est d'une conduite morale irréprochable et s'il est en état de grâce. C'est cela qu'il faut comprendre et mettre en pratique. C'est le seul moyen de réaliser sa vocation, d'éviter le scandale et de faire rayonner autour de soi les vertus de Jésus-Christ.

[1] Albert Gelin. *Les Idées maîtresses de l'Ancien Testament*, p. 64.

RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

Deuxième jour

V

LA TRANSFIGURATION

Mes chères enfants,

La vie humaine que nous menons sur terre n'est pas toute la vie. Une autre la surpasse à l'infini et la complète, c'est la vie de la grâce, la vie divine. Il en est une troisième à laquelle nous sommes appelés, et qui est la vie éternelle, pour les élus la vie de la gloire. De ces trois vies Jésus est le modèle, et plus que le modèle : de la vie humaine, parce qu'il est le plus beau, le plus parfait des enfants des hommes ; de la vie de la grâce, parce qu'il la possède dans la plénitude, et que nous en recevons tous ; de la vie de la gloire enfin, parce qu'elle consistera pour nous dans sa possession éternelle et infinie.

A la lumière d'un trait évangélique, LA TRANSFIGURATION DE JESUS, nous allons méditer la vie supérieure à laquelle il nous a par son sang mérité de prétendre et d'arriver : la grâce, la gloire, c.-à-d. la **transformation en Jésus,** selon la parole de l'Apôtre : « Nous tous, à découvert, réfléchissant comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous serons transformés en la même image de clarté en clarté, comme par l'Esprit du Seigneur » (I Cor., III, 18) : de clarté en clarté semble vouloir dire de la grâce en la gloire, la grâce ici-bas, la gloire là-haut, la grâce vie divine en germe, la gloire vie divine dans son plein épanouissement.

* *

Lisons d'abord le récit des synoptiques (Mat., XVII et parall.).

« Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les conduisit seuls à l'écart, vers une haute montagne. Il allait là pour prier. Et pendant qu'il priait, il fut transfiguré en leur présence. Son visage resplendit comme le soleil ; ses vêtements étaient devenus tout brillants de lumière et d'une blancheur éclatante comme la neige, telle qu'aucun foulon sur la terre ne saurait en faire d'aussi blancs... »

1. — Voyons d'abord rapidement LES LIEUX. Jésus s'est transfiguré, probablement sur le Thabor qui s'élève à 562 m. et domine toute la plaine de Galilée, et peut-être, mais moins probable-

ment, sur l'un des sommets de la chaîne de l'Hermon, dont le front sourcilleux atteint 2.860 m. Qu'importe le lieu ? Dieu nous cache l'endroit terrestre matériel de ses manifestations, pour que nous n'y cherchions que l'esprit dont elles sont remplies.

2. — Voyons ensuite les PERSONNAGES. C'est d'abord Jésus. Représentez-vous-le dans la montée du Thabor. Il prie et va prier sur la montagne, dans la solitude, loin du monde et de ses bruits, tout près du ciel, en quelque sorte plus près de Dieu son Père. Quelle leçon pour nous, de recueillement, de concentration en Dieu, de prière humble et confiante !

Il prend avec lui les trois apôtres, les privilégiés, **Pierre, Jacques et Jean.** Ils vous symbolisent, jeunes filles, vous qui avez le bonheur de faire cette retraite, et à qui Jésus réserve une faveur semblable à celle dont il les favorisa. Il se transfigurera aussi devant vous.

Moïse et Elie apparaissent, l'un le législateur du peuple de Dieu, l'autre un des plus grands prophètes qui aient paru. Ils représentent l'union des deux Testaments, l'Ancien qui annonce le Messie, le Nouveau qui est Jésus lui-même.

* *

3. — Arrêtons-nous plutôt aux ACTIONS.

Jésus et son cortège réduit arrivent au sommet de la montagne. Il continue sa prière, et, tandis qu'il prie, il se transfigure en leur présence. C'est dans la prière qu'on voit Dieu, qu'on le sent, qu'il se manifeste, et qu'on entend sa voix. Jeunes filles encore une fois, apprenez à prier ; soyez des âmes de prière, des âmes intérieures, recueillies, livrées par là à l'action du Saint-Esprit.

La transfiguration du Christ est un effet de sa propre puissance. La splendeur qui l'environne soudain, cette lumière plus éclatante que le soleil, cette blancheur supérieure à celle de la neige et qui défie tout travail humain ne sont pas projetées sur lui du dehors ; c'est le reflet de son intérieur rejaillissant sur son corps ; c'est une échappée de sa divinité sur sa sainte humanité. Le miracle n'est pas que cette transfiguration se produise ; c'est qu'habituellement elle n'ait pas eu lieu, c'est qu'en Jésus le Dieu se soit caché si profondément.

Il veut affermir la foi de ses apôtres. Ils seront témoins de son agonie à Gethsémani ; qu'ils le soient d'abord de sa gloire de Fils de Dieu.

La transfiguration est le symbole de ce qui se produit intérieurement dans l'âme des saints par la grâce sanctifiante. Ils connaissent Jésus par la foi comme s'ils le voyaient de leurs yeux et mieux encore. Ce qu'il faut connaître de lui, plus que son extérieur radieux, c'est son âme, son Esprit, son Cœur ! Aussi vous, mes enfants, vous prierez longuement et avec ferveur, vous vous concentrerez profondément en vous-même, et, dans la méditation attentive de sa personne sacrée et de ses œuvres, vous mériterez — autant qu'on peut le mériter — que Jésus se révèle à vos yeux ravis. « Que votre serviteur, dit l'Imitation, n'ait pas d'autre exercice que la méditation de votre vie, car c'est là qu'est mon salut, là qu'est la vraie sainteté » (Lib. III, cap. 56). Vous avez lu sans doute de certaines saintes, de certaines jeunes filles, qu'elles sont éclairées soudain, remuées dans leurs profondeurs par une forte pensée, une grâce puissante. Vous l'obtiendrez vous aussi, si vous livrez votre âme en proie à l'Esprit-Saint par la prière et la méditation. Avec S. Paul demandez à Dieu qu'il vous donne « un cœur aux yeux illuminés, afin que vous compreniez les richesses et la gloire de votre héritage » (Eph., I, 18), c.-à-d. le Christ Jésus... et avec S. Pierre que, « dans le lieu obscur où nous vivons éclairés seulement par le flambeau de la foi, nous voyions blanchir l'aube du jour, et se lever l'étoile du matin » (II Petr., I, 19), c.-à-d. que nous comprenions mieux ce que nous savons, et que nous en soyons pénétrés et en quelque sorte possédés.

La transfiguration enfin est la promesse de ce que Dieu fera en nous, quand aura lieu le grand jour de l'éternité. Par la lumière de gloire, capacité d'infini ajoutée à notre intelligence, nous pourrons le contempler dans toute sa majesté, comme il se contemple lui-même, **tel qu'il est,** dit S. Jean, **et face à face.** Heureux habitants de la céleste patrie, entrés dans la joie du Seigneur ! Heureux apôtres qui ont vu ce qu'ils ont vu au Thabor ! Heureux serons-nous nous-mêmes un jour dans la vision de gloire, et dès ici-bas, si Jésus nous révèle quelque chose de sa beauté et de sa bonté !

* *

4. — Maintenant, écoutons les PAROLES.

Laissons de côté la réflexion de saint Pierre : « Il est bon que nous soyons ici. Si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie ». Comme l'Esprit-Saint fait remarquer qu' « il ne savait pas ce qu'il disait », frappé sans doute de terreur, et on l'eût été à moins, n'insistons pas. Ne vous semble-t-il pas que cette parole est quelque peu naïve ! Des tentes ! pourquoi faire, grand Dieu, au milieu de cette splendeur de paradis ! L'apôtre voulait sans doute prolonger indéfiniment le bonheur dont il jouissait, car on désire volontiers éterniser ses joies. On fait remarquer qu'il s'oublie lui-même et ses compagnons, et qu'il ne songe qu'à Jésus, à Moïse et à Elie, et on l'admire de ce soi-disant désintéressement. Admiration facile, je trouve. Il faisait bon au Thabor, et y demeurer longtemps n'était pas un grand sacrifice. Où je l'eusse admiré volontiers, c'est au Calvaire, près de Jésus crucifié, s'il s'y était trouvé bien et s'il avait voulu y demeurer. Mais il n'y était pas, et pour cause... « Pour les grandes âmes, a dit une grande âme, Marie Eustelle, le Thabor est sur le Calvaire ». Pierre l'apprendra plus tard, car il partagera la croix de son Maître. En attendant, il parle en homme naturel qui aime ce qui est bon. Concluons : **il ne savait pas ce qu'il disait.**

Ecoutons plutôt Jésus et ses interlocuteurs. De quoi parlent-ils ? De sa passion. La passion au Thabor ? Leur conversation, semble-t-il, n'est pas dans la note ; elle détonne en ce lieu. Et pourtant, Jésus sait ce qu'il lui convient de dire et ce qu'il convient de dire aux âmes. La joie est le précurseur de la croix. Il attire les âmes par le miel de la douceur pour leur faire accepter le fiel de la douleur. Ainsi prépare-t-il ses apôtres à sa mort, et fortifie-t-il d'avance leur foi, afin qu'ils ne doutent pas quand ils apprendront sa mort au Calvaire. Retenez la leçon, chères enfants. Si Jésus vous console dans l'oraison ou dans la prière, il veut simplement vous rendre plus vaillantes pour les croix à venir. Elles ne vous manqueront pas dans la vie justement appelée une vallée de larmes.

Et maintenant le Père va parler : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le ». **C'est mon Fils bien-aimé,** un autre moi-même en dehors de moi, mon égal, le miroir vivant, éternel et infini de mes perfections adorables. En lui je me complais. Il m'aime et je l'aime, et notre amour mutuel est la

troisième personne de notre ineffable Trinité, le Saint-Esprit. **Ecoutez-le,** car, il l'a dit lui-même, il est **le chemin** qui n'égare pas, il est **la vérité** qui ne trompe pas, il est **la vie** qui ne meurt pas. Il est **la lumière du monde,** et **celui qui le suit ne marche pas dans les ténèbres ;** il marche le front irradié des splendeurs de la foi. **Ecoutez-le,** il est le Maître, le seul Maître, car les autres ne le sont que pour autant qu'ils répètent ce qu'il enseigne. **Ecoutez-le,** mes enfants, lisez son Evangile, méditez son enseignement, et laissez-le pénétrer en vous jusqu'au plus intime de votre âme. Une jeune fille devrait faire sa nourriture de l'Evangile. Comme tous les jours elle mange, tous les jours elle devrait, à la suite, sans papillonner d'une page à l'autre, lire quelques versets du Livre divin. Divin, il est vivant. Je crois bien, **c'est le Verbe de Dieu,** c'est la parole substantielle du Père.

Enfin, écoutons Jésus lui-même : « Levez-vous, dit-il, aux apôtres troublés ;levez-vous, et ne craignez pas ! »

Levez-vous ! L'Evangile ne doit pas vous épouvanter, ni troubler, ni vous décourager. Il doit, au contraire, vous donner du nerf, du jarret, de l'enthousiasme de l'élan. Ne craignez pas, Dieu est bon ; il vous accueillera avec bonté, n'est-il pas le Père du prodigue ? Ne craignez pas, vous arriverez, vous réussirez, vous sortirez de vos ennuis, de vos misères, vous remplirez les desseins de Dieu sur vous. Ayez confiance seulement, et en avant !

* *

Terminons par le dernier mot de l'évangile que nous venons de méditer : « Alors levant les yeux et regardant de tous côtés, ils ne virent plus que Jésus seul. » **Jésus seul,** mes enfants, car il n'y a que lui ; lui seul compte, lui seul possède les paroles de la vie éternelle, lui seul renferme les trésors de la divinité ; lui seul, par conséquent, peut vous rendre heureuses. A lui seul tout notre amour ! Détournons nos regards pour qu'ils ne voient pas la vanité, et attachons-les sur lui seul qui est vérité, sainteté, félicité éternelles et infinies. Ainsi soit-il.

CONFERENCES SUR LE P. LACORDAIRE

III

Le **Religieux** *(suite)*

L'austérité du religieux

Pour avoir une idée exacte d'un homme, il ne suffit pas de l'admirer dans son activité extérieure, fût-elle triomphale : il faut pénétrer dans son intimité. Or quand on étudie, en Lacordaire, la vie privée du religieux, on est aussi stupéfait qu'au récit de ses exploits oratoires. On trouve un homme d'une austérité à peine imaginable. Le P. Chocarne est loin d'avoir tout dit ; mais les détails qu'il nous donne sont amplement suffisants. On dirait que l'illustre orateur avait la folie de la croix et des humiliations. Il se faisait donner la discipline très souvent, même quand, épuisé, il descendait de chaire. Il se faisait attacher à une colonne que l'on montre encore aujourd'hui, au couvent de Flavigny, pour y être flagellé. Il se fit lier pendant trois heures à une croix, le Vendredi Saint, dans une crypte de la chapelle des Carmes. Il exigeait de ses intimes qu'ils lui crachent au visage, qu'ils le souffletent, qu'ils le foulent aux pieds, le tutoient, le traitent comme un esclave et le chassent comme un chien.

Si on l'avait laissé faire, il aurait avoué ses péchés au premier venu. Il lui est arrivé de se confesser à des frères convers, non prêtres, naturellement, pour s'humilier. En plus de sa confession hebdomadaire, qu'il n'omettait jamais, il faisait souvent des confessions générales très longues, avec des détails humiliants, exigeant parfois, au cours de ces aveux, des coups de discipline ou d'autres châtiments pour chaque péché mortel de sa vie passée, et il sortait de ces séances à bout de forces.

« Cette ardeur pour ces sortes de supplice paraissait d'autant plus extraordinaire que sa complexion extrêmement délicate et sensible les lui rendait plus insupportables. Il frémissait sous les moindres coups ; mais son âme, toujours plus forte, suppliait qu'on n'y eût point égard, et il fallait obéir. Souvent, lorsqu'on le voyait ainsi par terre, brisé de douleur, et accablé de confusion, on tombait à genoux devant lui, les yeux pleins de larmes, lui demandant pardon de l'avoir fait tant souffrir et le priant de ne plus l'exiger. « Ah ! répondait-il, tout ceci n'est rien : vous, lorsque vous me voyez trop souffrir, vous vous arrêtez ; mais lorsque Jésus-Christ se tordait sous les coups, ses bourreaux frappaient plus fort » (II, p. 61-62).

Motifs de cette austérité

Pourquoi une telle ardeur à se mortifier ? On peut en trouver trois motifs principaux :

1° Il ne faut pas oublier que *les âmes ne se rachètent pas sans la souffrance :* N.-S. en sait quelque chose, et tous les saints qu'il a associés à son action rédemptrice. Le P. Lacordaire l'a expérimenté plus d'une fois. Quand il s'arrêta à Dijon en 1853 pour y faire une confession générale à l'aumônier de la Visitation, l'abbé Bougaud, il lui dit :

« Je vais à Toulouse dans l'espoir d'y fonder une maison de notre Ordre. Mille obstacles s'y opposent, et ce sera merveille si nous n'échouons pas. Mais, ajouta-t-il, j'ai un moyen qui m'a déjà réussi : c'est de fléchir le Ciel en m'humiliant. Voilà pourquoi je viens vous prier de vouloir bien entendre non seulement ma confession de la semaine, je me suis confessé il y a huit jours, mais la confession de toutes les fautes de ma vie depuis ma première enfance » (p. 347).

Il devait résulter un tel bien pour l'Eglise de France de la restauration des grands Ordres religieux, que l'on s'explique cette nécessité de la coopération de la souffrance. Nous en avons une preuve spéciale dans la vie d'Anna Moës (Mère M. Dominique Claire de la Sainte-Croix), dont la vie a été écrite par le P. Bernadot. N.-S. a suscité cette religieuse pour mériter par son action et ses pénitences la résurrection de l'Ordre de saint Dominique — dont auparavant elle ignorait même l'existence. Il lui dit notamment :

« C'est ma volonté expresse que l'Ordre de saint Dominique revive. Par lui je veux donner de nouvelles armes à mon Eglise, pour vaincre ses ennemis comme

au temps de saint Dominique. L'Ordre doit suivre la règle primitive, les jeûnes et l'abstinence inclusivement. La sainte pauvreté doit être observée selon l'esprit de saint Dominique. Les membres de l'Ordre doivent aspirer à une haute perfection, afin de pouvoir travailler au salut du prochain avec un plus grand zèle et un succès plus assuré » [8].

Le P. Lacordaire était loin de se douter qu'il n'était pas seul à souffrir dans ce but, mais qu'une religieuse obscure en faisait autant sur le commandement du ciel lui-même.

2° Une autre cause de cette soif d'humiliations se trouve dans la volonté de *faire pièce à l'orgueil*, rançon habituelle de la gloire : « il tremblait devant le succès comme devant son principal ennemi ». Aussi on comprend qu'après l'enivrement des triomphes de Paris, de Bordeaux ou de Lyon, il ait eu une vraie passion de l'humiliation et de la souffrance.

3° A ces deux motifs parfaitement légitimes s'en ajoute un troisième assez inattendu. Qui eût cru qu'un tel orateur avait de la *peine à extérioriser ses sentiments ?* C'est cependant la réalité même. « Soit insouciance, nous dit le P. Chocarne, soit incapacité naturelle, les passions du dedans n'arrivaient à s'exprimer au dehors que péniblement et presque à regret... Tous ne devinaient pas ce côté faible de sa nature ; beaucoup en souffraient, les femmes surtout, pour lesquelles il était généralement d'un imperturbable laconisme... Il lui fallait la commotion électrique de quatre mille regards fixés sur le sien pour prendre son vol » (II, p. 77). Lacordaire lui-même l'avoue : « Le cœur de l'homme, le mien surtout, est comme ces volcans dont la lave ne sort que par intervalles, après une secousse ».

Mais où trouver cette secousse pour exprimer sa tendresse à Dieu ? Dans la mortification : « On le sait maintenant. Il allait aux enivrements de la tendresse par les âpres sentiers de la mortification : c'est la force qui ouvrait à l'amour. ». Ce procédé sensible de dévotion ne serait évidemment pas à conseiller à tout le monde et sans une extrême discrétion.

Ses autres vertus

Signalons encore quelques-unes de ses vertus marquantes.

Il disait la messe avec une ferveur visible, après avoir trouvé un excitant dans « quelqu'une de ses pénitences favorites. Si le temps lui avait manqué, il prenait à part, dans une arrière-sacristie, quelque Frère convers, le premier venu, lui baisait pieusement les pieds, comme il l'eût fait à N.-S. lui-même, restait quelque temps la tête courbée dans cette humble posture, et puis, l'âme satisfaite et le rayon au front, il se préparait au saint sacrifice. Avec quelle imposante gravité, quelle douce majesté il la célébrait ! » (II, p. 87).

De retour dans sa cellule, où régnait toujours un ordre parfait, il prenait sa Bible, en baisait les pages avec respect, et la lisait en la savourant. Il recommandait vivement cette lecture :

« La lecture des Epîtres de saint Paul, disait-il notamment, que je lis chaque jour de préférence, me jette de plus en plus dans le ravissement de la vérité. C'est un océan dont Dieu est partout le rivage ! » (p. 89).

Il ne perdait pas son temps dans la journée à lire des livres insignifiants : il se bornait aux chefs-d'œuvre :

« Quand on peut lire, disait-il, Homère, Plutarque, Cicéron, Platon, David, S. Paul, S. Augustin, Ste Thérèse, Bossuet, Pascal et d'autres semblables, on est bien coupable de perdre le temps dans les niaiseries d'un salon. Le malheur des gens du monde est de vouloir faire de leur vie une distraction, tandis que la récréation ne doit être qu'un moment donné au repos pour rafraîchir l'esprit et lui donner du nerf » (p. 90).

Tout son travail se faisait en présence de Dieu :

« La présence de Dieu m'est très facile et très naturelle, et j'ai fréquemment des élans de cœur vers lui. Mais il ne m'est guère possible de m'assujettir à une méditation suivie, ou plutôt à une contemplation véritable » (p. 90).

Il voyait Dieu en tous les événements et s'abandonnait à la divine Providence. Il confie avoir éprouvé nettement dans les grandes circonstances de sa vie une impulsion surnaturelle et l'avoir toujours suivie pour son plus grand bien.

Il fut humble en toute simplicité, sans chercher à rabaisser les talents qu'il avait reçus de Dieu. « Il ne fermait pas les yeux sur la position élevée que Dieu lui avait faite dans son Eglise » mais « loin de s'y complaire vainement, il n'y trouvait qu'une vocation gratuite, accompagnée de plus de périls et de devoirs plus graves. De là cette tranquille égalité d'âme au milieu des plus prodigieux succès, cette simplicité, cette aisance, cette pleine possession de lui-même dans les fortunes les plus diverses » [9]. Il était toujours — chose assez rare dans un chef — parfaitement accessible aux conseils et il les suivait volontiers : « Il ne demandait à la discussion que la vérité ; dès qu'il l'avait reconnue, il la défendait avec chaleur, sans se soucier de se mettre en contradiction avec l'opinion qu'il venait de soutenir un instant auparavant » [10].

Et qu'on ne s'étonne pas des contrastes entre cette humilité et son attitude parfois si fière, si indépendante, à l'égard du gouvernement ou de ses adversaires. Cela est normal, car la vraie humilité chrétienne est inséparable de la magnanimité. Quand on s'est jugé tout petit en face de Dieu, quand on a bien réalisé que Dieu seul est la force de sa créature, il faut passer à l'action avec un courage inébranlable : sinon on n'est pas humble, mais pusillanime. Si donc le P. Lacordaire n'a pas fui la popularité, s'il a notam-

[8] Bernadot, *L'Ordre des Frères Prêcheurs d'après Moës*, p. 24.

[9] *Ibid.*, p. 96.
[10] *Ibid.*, p. 108.